

Lettres  
à  
Théo

12 juillet (lettre cachée)

*« Qu'est-ce donc que cet intervalle  
entre moi-même et moi? »*

Fernando Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*

Très cher Théo,

Me voila dans un bar près de la gare de Genève, je pars de nouveau mais pas encore pour toujours, j'avais les pieds qui fourmillaient d'excitation ce matin dans la cuisine, mais je ne sais pas si c'est la perspective du voyage et de l'ailleurs ou si c'est le contact froid du carrelage sur mes pieds nus; toujours est-il que je me sentais bien, j'aime cette douce perspective de partir un peu à l'improviste en ne sachant quel sera l'endroit où je dormirai ce soir, demain attendra...

Ça me fait toujours ça, le voyage, le départ, cette foutue nostalgie qui me fait toujours me sentir bien sur la route mais jamais quelque part en particulier. Je pense que j'ai un sérieux noeud à détricoter, je pense que tout commence par la famille. Par les origines. Par ce que signifie être de quelque part. On s'attache parfois à des choses qui peuvent paraître ridicules, presque futiles: par exemple mon père est italien et espagnol. Eh bien moi qui suis blonde aux yeux bleus, j'aurai pu tout donner pour ne pas avoir hérité des gènes teutons mais plutôt de la chevelure bouclée et noire de mon père, et sa peau mate aussi. Je regrette souvent de ne pas avoir eu davantage de contacts avec la famille espagnole et celle d'Italie aussi, je n'entends parler d'eux que lorsqu'il y a un décès, et je ne peux pas dire que ça me

touche, juste un peu attristée d'entendre parler d'eux quand ils ne sont plus là...

Je me pose de plus en plus la sempiternelle question « qui suis-je » mais aussi « qu'est ce qui me fait peur », parce qu'il y a en moi quelque chose de l'ordre de la terreur enfantine que je n'arrive pas à résoudre, qui me glace et me rend absolument bancal, pleine de fêlures, de pleurs, de tremblements. Je pense que j'ai peur de ne pas savoir où aller, ne pas savoir que faire. Vers qui, vers où me tourner quand j'aurai besoin de retrouver mes racines? A quel point peut-on être influencé, dans nos choix de vies, par ce mythe familial qui nous hante outre mesure? Pourquoi crée-t-on toujours les mêmes schémas? Pourquoi tout fait écho dans nos actes à ce qu'ont pu faire les membres de nos familles respectives? Qu'est-ce qu'on transmet de génération en génération, en terme de leçons, d'apprentissage, de transmission de valeurs?

Une chose me paraît claire dans mon parcours, je dois régler quelque chose avec cette langue espagnole, avec ce pays qui m'attire, cette folie étrange et douce dans un rythme infernal... il y a des sirènes qui me déchirent l'âme.

Je dois t'avouer, en toute intimité, que je pense que tout part de mon père. On se connaît pas, on se connaît très mal. Il s'est toujours réfugié dans ses livres, dans la discipline, la rigueur et l'excellence. Moi qui ai toujours adoré apprendre, j'étais nulle et stupide quand je n'étais pas à la hauteur de ses espérances. Je me souviens de choses heureuses pourtant, comme les deux grandes peluches lapin avec lesquelles il nous demandait, quand on était au lit, de raconter notre journée, le chemin de l'école, nos petits tracés d'enfants. Mais du reste, je ne garde que son désir d'être Français né en France, et ne pas nous avoir transmis sa richesse à lui, la richesse de ses origines.

Je me sens coupée d'une certaine façon de ce qui aurait pu être partie intégrante de moi, je me sens comme Martinus von Biberach, dont l'épitaphe se construit ainsi:

« Je viens je ne sais d'où,  
*je suis je ne sais qui*  
je meurs je ne sais quand,  
je vais je ne sais où,  
je m'étonne d'être aussi joyeux »

JE SUIS AMOUREUSE DE GENA ROWLANDS

*-et quand je pense à elle j'ai envie de pleurer-*

26 décembre

Très cher Théo,

Je t'écris depuis chez mes parents. Je sais, ça fait longtemps, je n'avais plus aucune idée de ce que je voulais te dire. Parfois je me fais l'impression d'être comme Natacha dans *Les trois soeurs* de Tchekhov, et que je pourrais dire des énormités comme « je dis souvent des choses inutiles, c'est vrai, mais reconnais ma chérie, qu'elle serait tout aussi bien dans son village... ». Et chasser moi-même la vieille nourrice. Or, je **suis** la vieille nourrice. Autant dire et reconnaître une bonne fois pour toutes que mon tempérament un peu sanguin et mon énergie relativement fatigante sont en train de faire place à un vide intérieur vertigineux. Je dis un vide, car j'ai sincèrement l'impression que c'est ce mot qui définirait au mieux mon état actuel (qui dure depuis un certain temps, sans se leurrer...) J'ai recherché, d'ailleurs, les nombreuses définitions du mot vide: le vide, *Qui ne contient rien de concret; p. ext., qui est dépourvu de son contenu.* Si on part du postulat que ce qui me remplit et qui constitue la manifestation de mon moi-intérieur vers l'extérieur ou vers un quelconque élément extérieur est traduit, d'habitude, par une énergie surprenante et une vigoureuse attraction pour tout ce qui est assez étrange, et que tout cela semble avoir disparu, je suis donc effectivement vide, puisque je n'ai plus la faculté de m'appuyer dessus pour produire un signe extérieur.

Si je n'ai plus la faculté de m'appuyer dessus, ce n'est pas parce que j'en suis incapable, mais parce que les signes perçus de l'extérieur me poussent à invertir cette tendance: il me semble que les échos que je reçois, et l'expérience même de la vie me poussent à remettre ma façon d'être en question, et donc de chercher une nouvelle façon d'agir ou

une façon différente d'être. Par ma propre volonté, j'exerce un point de pression et ce point de pression tend vers un bouleversement si profond que tout ce qui était plein, et pleinement moi, s'en trouve altéré, ou du moins modifié.

D'un point de vue philosophique, le vide est *un espace inoccupé par la matière*. J'ai tout de même l'impression que mon vide intérieur est au moins peuplé du nombre exact d'organes vitaux. Je ferai donc une distinction entre le vide physique, de mon corps, et le vide de l'intérieur, le vide de la psyché. D'ailleurs, le vide définit également *une partie de l'espace qui sépare deux groupes*. Disons donc qu'un des groupes est ce qui me constitue physiquement, et l'autre ce qui me constitue et qui n'est pas visible, même en pratiquant une autopsie. Et il y a encore d'autres définitions, et même formes de vide: en physique quantique, le vide est un concept qui ne désigne pas l'absence de tout. Dans le monde de l'infiniment petit, la théorie quantique supprime la notion de trajectoire; il est impossible de mesurer simultanément la position et la vitesse d'une particule. Comme il est impossible de mesurer une vitesse nulle en plus d'une position, une particule ne peut pas être en repos. Il existe néanmoins un état de plus basse énergie, nommé état fondamental, qui n'est pas égal à zéro. Le vide quantique est donc, pour un système, son état fondamental. Malgré la dénomination de « vide », il contient toujours une quantité d'énergie, ce qui fait que le monde quantique n'est jamais absolument immobile. Si j'essaye d'appliquer cette définition du vide quantique à moi-même, et si je me base sur ce que je pense avoir compris, mon vide intérieur est tout de même composé de particules, et que ces particules elles-mêmes - qui peuvent être ce que je décide qu'elles sont - retournent, dans cette sensation de vide, à leur état fondamental. Puis-je dire que cette notion de vide fait partie *ad hoc* de mon état fondamental?

Cependant, en musique, le vide se dit aussi d'une corde à vide, qui est *une corde que l'on fait résonner sur toute sa longueur*. Ça me plaît bien, cette idée de faire résonner pleinement, que le son est en réalité présent même sans avoir un doigté spécifique, que le son est présent de manière absolue, sans artifice, juste présent de manière pleine, à la seule pression de l'archet.

Je suis peut-être une corde qu'il faut faire sonner dans son ensemble. Or, je me suis éclatée. Tout vient peut-être d'un désir impétueux de séparer les choses de l'intérieur en catégories indépendantes: actes, pensées, mouvements, analyses, humeur, pour y voir plus clair, de morceler pour contrôler une chose spécifique non définie, auquel cas on pourrait y appliquer l'adage diviser pour mieux régner... le règne du vide?

De manière assez surprenante, si je reprends cette idée de l'état fondamental et que je la mets en application - ou plutôt en lien - avec la musique, on retrouve cette même dénomination: l'état fondamental d'un accord est ce moment où la note qui donne le nom à l'accord est la plus basse. L'accord fondamental de mi, par exemple, porte ce nom car la note mi est la plus grave, la plus basse. Au plus bas...? Pas seulement, car sans cette note, l'accord n'aurait pas toute cette force, cette couleur qui lui est si spécifique et qui la différencie de manière particulière, ne se reposerait sur rien, n'aurait pas de base, et serait donc... à deux doigts du vide.

Bref, reprenons donc cette idée de musique, et, mettons, plus spécifiquement, d'une orchestration symphonique; je peux très vite me rendre compte que la musique, la musique elle-même, n'existe que par l'alternance des temps forts et des temps faibles. La musique est musique non pas de manière continue mais plonge sa force dans les ruptures, les variations de rythmes, de nuances, et de silence.

Le vide, de la même manière, n'existe que par un opposant plein, qui servirait également de comparatif, d'où découlerait l'analyse décrétant le vide. Or, cette sentence du vide n'est pas une assignation de jugement qualitatif, mais uniquement un constat comparatif. S'il y a vide, c'est qu'une partie de l'ensemble vient à manquer. Et s'il y a du vide, alors cela met sans doute en exergue ce qu'il peut y avoir, ce qu'il pourrait apparaître au milieu de ce vide. Et ce qui n'est plus ou pas encore là ne peut être présent que si nous le convoquons, ou mieux, si nous le créons.

30 décembre

Ce qui pourrait apparaître au milieu du vide, aussi étrange peut-être que cela puisse sembler, me semble être la clef de voûte de l'édifice qu'il me reste à bâtir, et si ce n'est la clef de voûte, alors cela doit être le fondement, qui est, par définition, une *Maçonnerie jusqu'à ras de terre servant de base à une construction*. En effet, ce soubassement se traduit en premier par une *nécessité de son existence*, afin de mener un projet de construction à bien. Je refuse que mon vide intérieur ne soit pas producteur d'une certaine matière, il peut donc en être la base, puisque je peux en parler, et qu'il me nourrit, c'est donc qu'il se situe exactement à l'inverse diamétral de la définition basique, assez nihiliste. On peut souvent apercevoir comment la récurrence de vide peut annihiler toute fonction première, et donc tout sens logique de l'utilisation; la chose existe dans une fonctionnalité qui ne supporte pas d'être séparée de la résonance de son essence, à savoir exister pour un but précis, dans lequel le vide n'a pas sa place. Ce propos me semble brutal. J'y préfère donc cette autre citation de Victor Hugo « Le bonheur est vide, le malheur est plein. ». Citation de Victor Hugo ; Océan, Tas de pierres (1942)



Je reviendrai plus tard sur cette notion de bonheur vide et de bonheur plein, mais un exemple parfait vient à moi: (et je t'assure que je me déteste de l'utiliser comme un exemple, mais je t'écris au jour le jour avec ce qui me constitue, alors je vais outrepasser la pudeur et les étiquettes des convenances. Pendant que je t'écrivais un peu plus haut sur ces métaphores un peu capillotractées ou trop évidentes sur la construction, j'ai eu Nico au téléphone, tu sais, mon (autre) meilleur ami, et je ne l'avais pas eu au téléphone depuis une éternité. Eh bien en une trentaine de minutes au téléphone, il m'a appris qu'une amie commune est décédée début décembre à Toulouse, percutée par un train en se rendant à la salle de boxe.

Autant mardi, en commençant cette lettre à ton adresse, je me sentais vide chez mes parents, vide presque par paresse et insouciance, autant actuellement je me sens pleine et réflexive, en train de cogiter et d'imaginer horriblement les circonstances, ce que j'aurais dû lui dire la dernière fois que je l'ai vue, l'animosité féroce jalouse entre nous, au fait que je ne l'aurai jamais réellement bien connue, que j'aurais dû laisser passer plus de choses, accepter ce qu'il me semblait être des défauts majeurs pour ne voir surtout que son côté rayonnant et énergique... et me dire que penser à tout ça est indécent, et l'exposer, encore davantage. Je suis donc présentement pleine. Je crois que je préférerais être vide et ne plus y penser. Être sans doute lâche mais garder une certaine virginité quant à cette nouvelle.

De toute façon ce n'est pas la première fois. Les gens autour de moi semblent avoir une tendance globale à perdre la vie. Vite. Brutalement. Un peu à l'image de la vie qu'on menait quand on occupait les maisons, quand on ouvrait des espaces pour créer des lieux d'habitation, de réflexion collective, de pensées politiques. Je pourrais dire de cela que c'est un vide qu'on ne peut plus combler. Mais s'il y a

toujours du vide, je sais adopter des stratégies pour pallier ce vide humain, fraternel, je le remplace par du vivant. Par le souvenir aussi. Rendre vivant ce qu'il reste de souvenirs, les faire ressurgir et reprendre possession d'eux, et des expériences qui constituent mon territoire, peut-être que je ne peux pas être pleinement vide, si je peux me permettre l'expression, puisque quoi qu'il arrive il me reste ce qui me constitue, à savoir mes expériences, qui composent le territoire.

12 janvier- essai texte solo

*Mon lapinou-papa-grandes-jambes (mon doudou) je sais pas où il est passé, je crois il est dans le grenier dans un sac poubelle. Parce que quand j'étais petite, je mettais du bordel partout. On disait ça à la maison: « quel capharnaüm » Et vu que je rangeais rien, mon papa il m'appelait Peggy. Peggy la cochonne. Moi ça me foutais la honte mais quand même je suis sûre que ma chambre ne se mettait pas toute seule dans cet état, ça devait être a cause de mes petits frères. Et un jour ma mère m'a demandé de ranger ma chambre, et elle m'a demandé ça pendant deux ou trois semaines, alors moi ce que j'ai fait, j'ai utilisé la grande technique du balais, j'ai pris le balais, et j'ai tout mis sous mon lit et aussi en dessous du placard, je me souviens c'était l'enfer ce petit endroit sous le placard, entre le début des étagères et le sol, mon père a construit lui même le placard avec des panneaux qui coulissent, donc il y a des rails posés sur le lino simili bois. Il y avait pleins de trucs sur les rails au dessus du lino, des perles, des papiers, des culottes, des trésors, et bref, ma mère a vu que j'avais vraiment rien rangé, et un jour quand je suis rentrée, il n'y avait plus rien dans ma chambre. Ma mère s'était introduite - je l'avais vraiment ressenti comme ça - dans ma chambre, et elle avait tout mis dans des sac poubelles, pour tout jeter tellement elle était en colère. Elle ne les a pas jetés finalement. Je crois que les sacs poubelles sont toujours dans le grenier. Le grenier il est dans le bureau de papa. C'est son antre. On a pas le droit d'y entrer. Sur la porte il y a deux citations: lire en paix dans le silence ... de Giono, et l'autre c'est la Bible, je me tiens à la porte et j'écoute. Papa-longues-jambes il a disparu, je crois qu'il est parti le jour des sacs poubelles.*

11 janvier

Cette notion de territoire, que j'avais abordée avec Jean-Yves Ruf, puis Gabriel Calderon, s'établit différemment en fonction de certains paramètres. Si je me réfère à la difficulté que j'éprouve en ce moment pour essayer de t'expliquer ce qu'est le territoire - oulala! Une grosse notion!!- je me doute que tu aimerais peut-être partir sur des bases solides. Je me suis dit qu'une définition serait parfaite. Donc, le territoire se définit ainsi: « Partie de la surface terrestre ». Si j'applique cette définition terrestre à la chose la plus terrestre que je possède, histoire de réduire l'échelle de grandeur, je me dis que ce que j'ai de plus terrestre, eh bien c'est mon corps. Mon corps brut. Qui est un ensemble dans un espace, que l'on appréhende grâce à la vue. On perçoit ma matière, mon corps, et je suis. Je deviens par le regard de l'autre. Bref.

Le territoire appliqué à ma matière se définit donc à présent de cette manière: « partie de la surface matière ».

Mais s'il y a une surface, et que cette surface se morcelle en « partie », c'est donc qu'il y a un socle, cette « matière que je suis » est pleine de quelque chose. Je m'aventure à croire que cette matière est pleine de ce que l'on ne peut pas voir, elle est faite de ce qui compose ma matière profonde, de ma mémoire, ma pensée, du Verbe. Donc la « partie » composée de tout cet ensemble, fonctionnant ensemble comme des organes, tout cet invisible est mon territoire.

Je suis contente de t'avoir écrit tout ça, je relirai plus tard. Je te trouve plus bas (tu comprendras pourquoi plus tard.)

Je t'embrasse (et santé!)

Lettre cachée:

*Sur cette même notion de territoire - je vais tenter de transcrire et en même temps d'analyser les propos de Vinciane Despret tenus lors de la conférence « Habiter le monde autrement avec des animaux » et d'élaborer à vue un parallèle avec mon solo;- tout part de ce constat:*

*Nous nous sommes comportés comme des maîtres de la nature, du territoire. Mais il faut à présent faire autre chose que se parler à soi-même et à se regarder sans s'ouvrir à autrui. Et c'est une prise de position politique, car il s'agit de prendre position.*

*Vinciane Despret dit la chose suivante: « Le territoire est un endroit où l'être humain qui s'y présente ne se sent pas complètement à l'aise. C'est rentrer sur un territoire cédé à un autre (que soi) au préalable. Il y a quelques années, le territoire c'est des animaux qui défendent leur territoire, la notion territoriale, notion capitaliste petite bourgeoise. Il y a une notion de propriété. Lorsqu'on fait une observation sur un animal dans son territoire, l'observation est faussée, car l'animal se rend bien compte qu'il est observé; les comportements sont imperceptiblement modifiés. »*

*Je me demande si je peux appliquer la même chose au plateau: imposer mon territoire, et ressentir ce que l'observation (ici du spectateur, et non d'un chercheur) impacte dans ma présence, et comment ce dernier change mon rapport à mon territoire. Les mots importent. Les mots désignent, les mots sont responsables d'une certaine manière de ce qu'ils vont faire exister. Autrement dit, les mots que je choisis vont créer une autre couche de territoire dans mon propre territoire scénique. Les mots que je vais choisir vont*

faire advenir une situation et une certaine forme d'histoire. Il y a de nouvelles théories sur la notion de territoire, de chez-soi, du comment vivre, mais surtout sur la question suivante: « Qu'est ce qu'un territoire chez un animal ? ». Pour Jean-Christophe Bailly, essayiste, « le territoire c'est le lieu qu'on connaît et où on sait comment ne pas être vu. » Une aire où on sait comment et où se cacher. Perspective très proche dans Du sens des sens d'Erwin Strauss. L'habitat est une façon de se fixer quelque part, pour un temps. « Même dans un endroit paisible, l'animal est toujours tendu vers un danger possible et sur le point de fuir, (et cela) constitue les indices les plus sûrs de leur être-en-transition. » L'habitat, le chez-soi serait alors une rupture provisoire avec le régime de la transition. Le territoire ne devient alors plus un lieu de défense pour lui-même mais devient un chez soi, un lieu de protection, un lieu où le rapport avec les autres ne sont plus un rapport de compétition mais de protection par rapport aux prédateurs. Jakob Von Uexküll, créateur du concept de l'Umwelt et précurseur de l'éthologie, parle du territoire en ces termes: « Les animaux ne perçoivent pas le même monde que nous. Ils perçoivent selon leur perceptions sensorielles, qui sont différentes. N'existe dans le monde animal que ce qui a une signification. »

Donc si je retrouve ma notion de solo, à savoir être au plateau (premier territoire visible), en tant que moi, mais quand même protégée par un cadre fictionnel (deuxième territoire invisible), mon regard en train de jouer change, il ne donnera existence qu'uniquement à ce qui est censé faire sens (répercussion de l'addition de ces deux territoires plus du territoire de celui qui m'observe, additionné au facteur « inconnu », le facteur du réel et du présent du plateau). C'est important pour moi, même si c'est maladroit, d'essayer de poser des mots un peu plus précis sur cet état de plateau, parce que cela me permet aussi de me rendre compte que le cadre fictionnel protège plus que ce que je ne pense, et qu'il n'y a pas de réel danger à être sur scène,

*dans le cadre de ce solo, bien qu'étant exposée aux regards. Rentrer dans cette sphère fictionnelle, c'est aussi créer un monde qui m'est propre, et donc changer de perception. Mais lorsque von Uexküll dit que « Les animaux ne perçoivent pas le même monde que nous. Ils perçoivent selon leur perceptions sensorielle, qui sont différentes. N'existe dans le monde animal que ce qui a une signification. », cela ne représente rien d'immuable.*

*Si je reprends l'exemple de Vinciane Despret, « dans le dressage de chiens d'aveugles, on doit (lui) apprendre à percevoir des choses qui pour lui n'ont pas de signification, c'est à dire par exemple lui apprendre à voir des aspérités sur le trottoir, ou encore des fenêtres, choses que d'habitude il ne voit pas. » Donc cela prouve que le territoire, l'Umwelt, n'est pas aussi figée que ce que l'on pense. Et il me semble qu'apprendre à changer sa perception de l'environnement scénique en étant à l'écoute du facteur « spectateur » est absolument essentiel à un acteur pour saisir le présent du plateau. Le regard doit sans cesse être attentif et aux aguets.*

*Si on pense à ça, (et on peut remplacer « animal » par « acteur ») qu'est ce que l'Umwelt chez un animal? L'Umwelt est une extension du corps de l'animal. Par exemple, quand je chante, le son que je produis s'étend dans l'espace sonore. Donc mon corps produit une sorte d'expansion dans un espace, qui devient aussi mon territoire. Chez moi, ce n'est pas à moi, mais c'est « encore moi ». Vinciane Despret illustre cette notion d' « encore moi » avec cette question: pourquoi certains petits oiseaux construisent leur nids dans le même arbre que leur prédateurs? Eh bien, parce qu'ils y ont tout intérêt à le faire: être proche du prédateur c'est pouvoir le surveiller, et donc ne pas se laisser surprendre. Ainsi, je retrouve la position utérine de ce solo, c'est-à-dire que je ne voulais pas être seule sur scène, mais l'obligation de devoir le faire, c'est être face à ce qui me fait le plus peur: le regard du spectateur. Le faire entrer sur mon*

territoire, c'est donc aussi pouvoir l'observer, et implicitement le garder à l'oeil d'une certaine manière; c'est aussi faire face au danger tout en ayant une certaine maîtrise de ce qui se passe.

Note sur Deleuze: le territoire fabrique, transforme l'être en l'animal territorial. Il y a un devenir territorial une fois qu'on s'instaure dans un territoire. Et il y a une transformation de l'être quand il est dans son territoire. Il y a une transformation radicale de l'être , à la fois dans l'espace, les autres, et soi-même. Si le territoire et de l'ordre du devenir, les limites du territoire dans les marquages, c'est créer un extérieur en tant que tel. C'est donc un rapport à l'extériorité. Le territoire il y a un ici c'est moi, là-bas ce n'est pas moi. « Le territoire ne vaut que par rapport à un mouvement par lequel on sort. Il n'y a pas de territoire sans vecteur de sortie. Il n'y a pas de sortie de territoire, c'est à dire de déterritorialisation sans un effort pour reterritorialiser sur autre chose »

8 janvier

Très cher Théo,

Je t'écris depuis ici, depuis là où j'ai l'impression d'avoir toujours été, depuis cette école qui est devenue un repère, un repère de filous passionnés et de gens au grand coeur... Quand je t'ai quitté la dernière fois, je t'ai laissé sur un vide, pas des plus joyeux, je le reconnais, et je t'ai laissé partir avec un grand silence... C'est sur ce point que je reviens, le silence, même si précisément en ce moment je me trouve entourée du joyeux chaos des retrouvailles post vacances entre nous - qui ne nous sommes pas vraiment manqués - mais qui avons pourtant créé du vide entre nous -, du vide nécessaire. Deux semaines sans se parler, ou presque, des voeux de bonne année à la hâte, et de nouveau - le silence.

J'en avais besoin de ce silence, j'avais besoin de me retrouver comme dans une grande chambre noire et sombre, où l'on n'entend que le son du sang qui pulse dans les veines et le coeur qui s'agite. Ça n'est donc pas exactement du silence, mais sans doute ce qui s'en rapproche le plus, un apaisement des tensions et des humeurs, au milieu du monde si bruyant , « Le monde se remplit de bruit, de son, de simili-musique, à quoi s'ajoute le bruit des machines » comme dirait Claude Régy. Après avoir passé tant de temps à tempêter orageusement contre tout et pour tous, je me retrouve, dans un moment, englobée par une virgule douce et apaisante, face à moi-même, avant que ne se déchaîne de nouveau, le tumulte et les cris. Et ce silence si cher, que j'avais découvert de nouveau avec délice, se brise.

Je ne sais pas pourquoi j'y aspire tant, ni pourquoi il me procure autant de plaisir, peut-être que c'est encore ce que



Claude Régy veut dire en déclarant que « le silence, comme toute passivité, comme le vide, est créateur et énergique » encore un pont, tu vois, entre le vide et le silence. C'est vrai que dans le silence je t'écris, dans le silence je pense, je rêve, parfois aussi je prie, tout au fond de moi-même.

Cette volonté de silence, je crois qu'elle me vient parce que le silence en lui-même m'est profondément étranger, et qu'il me fait peur. Depuis déjà quelque temps, je t'en avais parlé, au milieu de ma deuxième année, j'avais fait cette expérience de ne parler que lorsque c'était nécessaire, de sortir des schémas auquel ceux et celles qui m'entourent sont habitués. Je t'avais dit à quel point j'avais été blessée par le regard de certain.e.s, parce que le silence m'avait donné du recul, et que j'avais perçu des choses que même à toi je ne veux pas dire car elles sont cruelles. J'ai beau dire cruelles, il n'empêche que le jeu de stratégie et de séduction se retrouve presque dans chaque individu, et que ces relations mêmes tissent des liens étroits et naturels entre des individus, au sein de ce que l'on appelle groupe. Et dans ces groupes, justement, il n'y a pas de place pour le silence, il n'y a sans cesse qu'expression de singularité, au pire expression de bêtise et de jalousie.

Je reconnais moi-même volontiers que je me retrouve dans ces descriptions, qu'il est plus simple de braire avec les moutons, tout aussi gentils et géniaux soient-ils, que d'être une femme qui court avec les loups. Tu retrouves ici une certaine aigreur, penses-tu? Mais non, non mon cher Théo, car c'est justement le point sur lequel je veux me fixer, comme un ancrage solide: si le silence est si facilement brisé par la parole, n'est-ce pas que la parole, aussi étrange que cela puisse paraître, protège? Elle protège d'une vulnérabilité apparente: qui sont, dans notre société, ceux à qui on ne donne pas la parole, qui sont-ils, ceux qui ne parlent pas? Les timides, les idiots, les muets. Mais n'y a t-il pas dans cette figure de l'idiot, dans cette figure du timide, une

puissance à nulle autre comparable? Si la parole engage un acte de séduction, alors je veux la rejeter. Je ne sais pas si je vais y arriver, parce que la parole est belle, la parole est flatteuse parfois, traductrice de choses essentielles, elle me donne une force que je peux maîtriser bien qu'elle me dépasse, je ne veux plus de volontarisme du mot, mais uniquement la vérité du silence.

Tu me diras, je t'entends d'ici, que ce que je t'écris là, ce sont pourtant des mots, mais je te répondrai, avec effronterie et cependant sincérité, que ce sont là des mots à emporter, à lire pour soi, que tu puisses avoir contre toi dans un train, dans une chambre, dans ces endroits où tu les liras et qui n'appartiennent qu'à toi.

10 janvier

Très cher Théo,

Je t'ai laissé hier sur cette notion variable qu'est le silence par rapport au poids des mots. Je ne sais pas si on peut dire vraiment qu'il s'agit d'une notion variable, peut-être est-ce tout simplement que le silence est relatif et ne peut s'appliquer en général.

Si je te parlais de mes expériences et des observations qui avaient pu en découler, c'est aussi parce que je me pose des questions sur ce qu'est l'écoute, et au travers de l'écoute en général, focaliser sur le rapport au public en particulier. Il s'agit donc de définir un rapport qui serait autant un soutien qu'un prétexte à la pièce. Tu me diras sans doute que tu es d'accord avec moi, puisque ce que je décris ici est assez banal. L'acteur fait et propose, pour le public; créer l'attente de quelque chose qui le transporte, le transcende, le fasse résonner/raisonner.

Tu me diras aussi que la parole est belle, mais que la pratique est mieux, je t'entends déjà d'ici; il est vrai que je ne sais pas du tout ce que je vais faire, j'ai évidemment des idées, sur ça, pas de problèmes, j'ai des idées minutes, toutes faites ou encore à faire, mais il me manque tout le liant, la masse bâtisseuse invisible qui fait tenir les choses ensemble. Je ne sais pas comment te dire, tu vois, ce silence qui me semble fondamental et que je rêverais de pouvoir tester enfin, sans peur, il m'échappe dès que je monte au plateau. Je reste dans une appréhension totale du vide et du silence. Au final je ne sais pas quoi faire. J'aimerais trouver une manière de faire passer ce que j'ai dans ma tête sans utiliser la parole, mais sans tomber dans de l'art plastique, ni de la performance, je ne sais pas ce que j'ai dans ma tête, JE NE SAIS PAS TRADUIRE CE QUE J'AI DANS MA TETE. Je mets en majuscules pour me dire que le jour où j'aurai fini mon solo, je pourrai relire et rire de tout ça alors que pour l'instant c'est quand même vertigineux et effrayant. Une peur massive de l'échec.

Mais repartons sur mes bases, à savoir le vide d'une part, le silence de l'autre (bien que les deux puissent complètement être mis en corrélation), et que j'applique ces bases à mon sujet de solo, à savoir l'enfance, je rejoins encore une fois Claude Régy qui utilise le terme *infans*, qui signifie « qui ne parle pas ». Ce serait donc que cette posture de l'enfance est liée au silence. Et par ce silence tout se crée. Sans doute est-ce là une première entrée possible, l'enfance et le silence. Apprendre par l'expérience et l'expérimentation. Après tout, personne ne nous a fait de cours théoriques sur l'apprentissage de la marche. Et pourtant, nous voilà tous, les grands valides de la vie, à marcher, à courir, à tomber. Petit regard panoramique, encore au sol, pour voir si quelqu'un se précipite à notre rencontre, nous relever: non, personne. Alors on se relève, par nous-même, on ausculte vaguement les paumes des mains, on les frotte sur le jean un peu usé, et on repart. On ne fait pas tout un fromage parce

qu'on est tombé. On se relève et on continue. Dans un grand silence intérieur, la plupart du temps.

Je sais que de nouveau, on retrouve ces bons vieux clichés bien communs, les enfants, l'apprentissage; ma foi, mon cher, que voulez-vous, ce sont mes basiques... je me demande donc ce qu'est ce silence de l'enfance, et comment je peux le traduire sur le plateau, quitte à le garder plus en moi que dans l'espace...

#### LETTRE CACHEE

*Walter benjamin notes personnelles*

*Enfant: pouvoir de l'imagination, couleurs, capacité de l'enfant à créer.*

*Comment s'articulent l'éthique et l'esthétique? Par une activité inventrice, ayant pour principe la répétition innovante.*

*De l'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique, note de bas de page: « sur la seconde technique, qui consiste au jeu et à l'expérimentation alors que la première technique s'apparente à la magie. L'enfant est dans le lieu d'un désir qui le pousse à attraper la lune telle une balle. Le geste n'est pas vain, en dépit des apparences, parce qu'il nourrit un élan de la main, du coeur, de la pensée, un élan propre à grandir, en tout état de cause. »*

*Épigramme: « il y a une chose que peut l'adulte: marcher, mais une autre qu'il ne peut plus- apprendre à marcher »*

*Écrits réunis, Walter benjamin*

*J'aimerai apprendre tous les jours, à marcher, à parler, à découvrir, à m'étonner. Il me semble qu'en cela le théâtre est roi, et que je continuerai toute ma vie un apprentissage sans fin. Il y a quelque chose de déroutant en cela, mais que je ne pourrai jamais remplacer par autre chose. Peut-être que je retrouve dans l'apprentissage une ligne de fuite, où l'on peut être en dehors des normes, des règles, des acquis puisque tout est apprentissage. Il me semble aussi que comme dans l'enfance, il y a, dans le long processus de l'apprentissage, un ordre dicté par une puissance étrange qui pousse dans ses derniers retranchements, à chercher on se sait trop quoi qu'on finit par trouver, esquisser du bout des doigts. Je ne voudrai jamais quitter mon enfance, aussi chaotique qu'elle ait pu être, parce que c'est dans ces heurts et ces blessures que j'ai fini par trouver une raison d'être debout le matin et de me coucher tard dans la nuit.*

*A propos d'André Gide et de La porte étroite: (...) dans l'accomplissement et le devenir-homme de l'enfant, interviennent de jaillissantes forces entièrement neuves, qui ne se préparent et ne se découvrent nulle part ailleurs qu'en Dieu:*

*Et la présence du diable*

*Entrée en matière pour mettre de la magie au plateau?*

*Ref: L'Idiot de Dostoïevski*

*Sur l'acte de fuir les géniteurs: quarante-huit heures d'abandon dans ces années-là font se cristalliser comme dans un bain alcalin le bonheur de la vie (p57)*

*L'enfant en retard  
L'enfant grignotant par gourmandise  
L'enfant sur le carrousel (moi, je n'y avais  
pas droit...)  
Enfant désordonné  
Enfant caché*

*Je ne peux pas résister à l'envie de mettre un petit extrait de l'enfant caché; car il y a dans ce court texte un rapport très clair entre l'enfant et la matière: « l'enfant connaît déjà toutes les cachettes de l'habitation et y revient comme dans une maison où l'on est sûr de tout retrouver inchangé. Son coeur bat, il est ici enfermé dans le monde de la matière ».*

*En se cachant derrière une porte, l'enfant devient lui-même la porte, « il devient lui-même quelque chose de flottant, quelque chose de blanc, un fantôme. Et il va ensorceler, prêtre magicien, tout ceux qui entrent par là sans se douter de rien. Il ne doit être trouvé à aucun prix »*

*Je retrouve ici tout le pouvoir de l'imagination de l'enfant, qui s'accroche à la matière, aux sensations, aux couleurs, afin de développer une force extraordinaire pour créer. c'est-à-dire que l'enfant, parce qu'il devient la matière, englobe jusqu'à la chose elle-même, il est englobé par la matière. Et cela grâce une activité inventrice, où commencer et recommencer fondent le principe de la répétition innovante.*

11 janvier

Très cher Théo,

J'ai du mal à t'écrire ce matin, il est tôt. Je vais plutôt essayer de revenir en arrière et d'écrire quelque lignes supplémentaires pour expliciter ce que j'essaie de développer par rapport à ce que je t'ai déjà écrit plus haut. Bref. Tu comprendras en lisant ces lignes.

Je te reprends après.

22h12, Je n'arrive plus à écrire, je vais finalement te laisser là.

23 janvier

Très cher Théo,

Je sais, ça fait un bout de temps que je ne t'ai pas écrit. Je te poserai bien la question suivante, à savoir si tu m'en veux, mais je sais que la réponse ne viendra pas. Tu te fais aussi désirer, mon cher. Depuis que je t'ai écrit pour la dernière fois, il s'est passé un nombre incalculable de choses, toute une vie on pourrait dire, un peu à l'image de cette école, où chaque journée semble un mois, une semaine une année, trois années, un claquement de doigts. J'ai eu la visite pendant une semaine d'un ami de Marseille, qui s'appelle Téo aussi, mais sans le H, j'oserai dire, vous connaissant tous les deux, qu'il n'a pas la prétention d'être Dieu.

Si je reprends tout ce qu'il s'est passé depuis que je t'ai quitté, je n'arriverai pas à te raconter, parce que le temps semble être devenu un magma d'intensités et de fatigue. Tout se confond alors que ce n'était qu'il y a une poignée de jours, ou presque. C'est étrange, cette notion de temps. Tout est proche et lointain à la fois. Je dis aussi ça parce que j'ai écrit, en une nuit, la matière pour mon solo. Je me suis plongée en moi-même, dans mon territoire, dans un temps suspendu, le temps de l'enfance. Ce n'était pas exactement ce que je pensais, c'est devenu ce que je ne pensais pas. Ce qui était en moi enfoui est ressorti, a percé mes défenses, m'a renoué le cœur. Tout ça, c'est à cause de Frank, il m'a invité pour la dernière de Aleen à Genève, et tu sais ce que ça me fait, une grande ville, je me sens comme emportée ailleurs; donc j'étais avec Frank, et on a parlé jusque tard dans la nuit, et j'ai pris le train - tu connais ma passion pour les voyages en train -, pour rentrer sur Lausanne, vers deux ou trois heures du matin. Je me suis retrouvée à devoir marcher



jusque à la Blécherette, parce qu'il n'y avait plus de bus. Il y avait, par contre, une pluie épaisse, qui m'est remontée jusqu'à la moelle, et je marchais dans ces grandes rues grimpantes en écoutant Cesaria Evora. Et je repensais à ce que Frank m'avait dit. Je lui parlais du fait que je ne voulais pas faire de solo. Que je ne voulais pas être seule sur scène, que je voulais avoir mon doudou. Et puis il m'a juste dit: « tu vois, ça, c'est déjà quelque chose. » Alors je me suis dit qu'après tout, c'était sans doute vrai. Et que je ne pouvais pas faire contre, alors il fallait que je fasse avec. On a un peu parlé du fait que j'avais la réflexion suivante: qu'est-ce que j'ai de tellement intéressant pour que je puisse le partager à un public d'inconnu pendant trente minutes. Je veux dire, je n'ai pas la prétention d'être extraordinaire, de les tenir en haleine, de leur vendre du rêve. Delphine, ma coordinatrice de filière, je lui en avait déjà parlé, et elle m'avait répondu que je me mettais trop de pression. Moi je veux bien, mais en même temps, le fait de rester toujours entourée d'Artistes, oui, avec un grand A, qui te disent que le solo doit être sublime, super, génial, époustouflant sensationnel, le plus beau du monde... bien sûr qu'au final, tu ne te sens pas à la hauteur. Et Frank m'a juste dit: « le solo, c'est simplement du temps pendant lequel les spectateurs vont te donner de l'attention, ou prêter attention à ce que tu veux bien leur partager ».

Simplement du temps. C'est simple et c'est bête. Du temps. Je n'ai jamais cru à la notion de temps. Pour moi, le temps à été créé par l'homme pour pouvoir mesurer la durée entre ce qui le sépare de sa naissance et de sa mort. Le temps n'existe pas. Même la définition du temps est assez complexe et vague à la fois: *Milieu indéfini et homogène dans lequel se situent les êtres et les choses et qui est caractérisé par sa double nature, à la fois continuité et succession.*

Déjà, un milieu indéfini. Prenons plus simple encore: un *milieu*; comme un mi-lieu, entre deux lieux, comme si on avait

pas fini de faire le chemin; ou encore une moitié de lieu, bon; donc le milieu, c'est ce qui entoure un être ou une chose, ce dans quoi un corps ou un être vivant est placé.

Mais il est indéfini, donc la caractéristique principale de ce milieu est qu'il n'est pas fini, qu'il n'est pas - ou ne peut pas - être limité ni délimité. Ce milieu entoure sans être fini, il n'a pas de contours. Donc c'est un milieu, ce qui semble être assez clair pour être représenté et situé de manière quasi cartographique, mais en même temps il n'est pas défini, donc difficilement traçable. On ne peut pas le situer. Ni le placer.

Homogène, c'est plus simple, donc tous les éléments sont de même nature et/ou présentent des similitudes de structure, de fonction, de répartition, il y a donc, dans ce milieu indéfini, une cohérence entre ses éléments.

La continuité, c'est le fait de durer sans interruption ou presque. Je rajouterai sans interruption ou presque, mais avec des variations de qualité, d'intensité nulles ou imperceptibles. On ne le ressent pas mais ces intensités sont fondamentales.

La succession, un état de ce qui présente des éléments non simultanés, non identifiables et créateurs de durée.

Donc pour résumer, nous nageons, joyeusement parfois, dans cette chose qui nous entoure sans trop de contours, composée d'éléments de nature semblable, sans interruptions, mis avec des éléments qui viennent tout de même modifier cette continuité.

Je pense que le temps est une vaste blague. Au mieux, un outil capitaliste. On devrait commencer les calendriers le premier avril.

Bon, toujours est-il que je me retrouve à devoir partager ce fameux temps, qui pour le coup est défini en une séquence de trente minutes, avec de parfaits étrangers. Je pourrais dire qu'ils sont des corps étrangers, mais vu que nous partageons

le même milieu, je veux dire le milieu temporel, nous sommes, dans ce milieu, un seul et même corps.

Mon but, donc, serait, dans ce temps partagé avec d'insolites (sans doute) étrangers, de plonger dans un autre temps que nous avons en commun, ce temps de l'enfance. L'enfance, c'est ce qui nous relie tous, il est cocasse, oui, je dis bien cocasse, de se dire que Trump ou Poutine ont été enfants, tout comme il est étrange de se dire qu'Hitler ait pu avoir des velléités d'artiste, mais cependant, ils ont été ou sont encore dans la continuité et la succession des événements propres à leur milieu, et sont un jour nés en enfance. J'ai presque failli dire tombés en enfance, mais je ne les aime pas assez pour cela. Je pense que tomber en enfance est une grâce rare accordée à très peu, et que ce serait leur faire trop d'honneur.

alors... il ne me reste qu'à suspendre le temps, et inventer un rapport particulier avec le public, pour créer, j'espère, un surgissement d'enfants. D'enfances.

#### *Notes sur la conférence de Borges*

*Ceci sera sans doute la dernière note que j'écrirai pour toi, mon cher. Je rencontre ici Jorge Luis Borges, j'avoue avoir peu lu ses écrits, et ce « peu » se résume à une vague obligation universitaire sans curiosité, et je n'en gardais que des souvenirs brumeux, inexistants. Mais d'après Borges, « un souvenir du temps reste dans la mémoire. La mémoire est individuelle. Nous sommes faits, en grande partie de mémoire. Cette mémoire est faite, en grande partie, d'oubli. » et donc, en oubliant paresseusement Borges, j'étais implicitement en train de mettre en pratique son point de vue*

sur la mémoire. Et en réactivant ce souvenir, je suis précisément en train de rencontrer sa réflexion autour du temps.

Sur le conseil de Claire, me voilà en train de me replonger dans ses écrits, et en particulier dans sa conférence sur le temps. Je suis restée ébaubie. Il y a tellement de points de concordance, enfin, je veux dire, par rapport à ce que j'ai dans ma tête, alors oui, c'est vrai qu'écrire les pensées, y arriver, fait partie intégrante de l'évènement « penser »; on pense d'abord pour soi, en soi, mais si on ne peut pas refléter, exprimer ses propres pensées, il manque une clef, alors le fondement humain vacille, et inversement je pense que si autrui ne formule pas sa pensée, alors rien ne me prouve qu'en face, il pense aussi. Ecrire et formuler les pensées c'est nonante pour-cent du travail, et de fait, il ne s'agit pas ici de m'attribuer un travail qui n'est, factuellement, pas le mien; mais j'avoue avoir éprouvé, à la lecture de cette conférence de Borgès, une très grande satisfaction en découvrant un territoire qui m'est familier. Je lis et ses idées complètent mes pressentis, prennent une forme, et ils ont désormais un contenant; mes idées ne sont plus des simples pensées-fragments-d'images, elles ne sont plus tout à fait des tentatives infructueuses, elles sont toujours en mouvement dans ma tête, puisqu'elles sont vivantes; mais elles ont imperceptiblement changé, elles sont en forme. Une forme corollaire pleine d'idées similaires à celles que j'essaye - parfois de manière confuse - de partager avec toi... et je me retrouve donc plongée dans cette lecture, mon cerveau fume, et je ne peux que constater à quel point cette langue est fluide et dense. Borges écrit mieux que moi. Je vais donc lui céder la parole plus souvent que ce que je ne fais d'habitude. Je dois aussi avouer que je sèche depuis tout à l'heure, je m'arrête pour attraper des discussions au vol, j'échange, mais je vis cette journée, qui ne sera pareille à aucune autre, comme chaque jour en soi est

un jour extraordinaire, et je me dis qu'une fois de plus, Borgès voyait très clair en disant « nous sommes nous-même un fleuve, nous nous écoupons aussi sans cesse. Le problème du temps est là. C'est le problème de l'éphémère: le temps passe. »

Je m'écoule sans cesse. Mais aussi je me replonge dans ma mémoire, et je me souviens qu'avec Jean-Louis Johannides, on avait un texte de Vesaas, La barque le soir, et qui parlait aussi d'un fleuve. « je suis dans ma chambre secrète, et j'attends... » j'ai beau prétendre être contre toute notion de temps, ou presque, l'idée du fleuve ça me saisit. « Tennyson écrivait dans ses premiers vers: Time is flowing in the middle of the night (Le temps s'écoule au milieu de la nuit). C'est là une idée très poétique : lorsque tout le monde dort, le fleuve silencieux du temps - la métaphore est inévitable - s'écoule dans les champs, dans les souterrains, dans l'espace, il s'écoule parmi les astres. »

C'est exactement ça je crois. Le temps est là, s'écoulant parmi les astres.

Si je reviens un peu dans l'ordre de ce texte formidable, il faut partir du même postulat de base que Borges, à savoir qu'on pourrait tout à fait imaginer un monde où une des deux notions clefs, habituellement opposées, à savoir la notion d'espace et la notion de temps, pourrait vivre sans l'autre.

Ça semble incroyable et palpitant, mais surtout parce que le temps et l'espace sont tous deux considérés comme indispensables à tout individu vivant sur terre. Mais Borges remet en question cet a priori: « Et nous pourrions dire qu'il est aussi irrespectueux d'associer en paroles l'espace et le temps, car nous pouvons mentalement faire abstraction de l'espace, mais pas du temps. »

*Et Borges a une manière simple et poétique de le démontrer, et je la trouve sublime parce que ça parle de la musique: il imagine que nous puissions vivre sans la notion d'espace, seulement dans le temps, et avec un seul sens de perception, l'ouïe.*

*« Nous aurions là un monde possible qui pourrait se passer de l'espace. Un monde d'individus, d'individus qui pourraient communiquer entre eux, qui pourraient être des milliers ou des millions et qui communiqueraient entre eux au moyen du langage. Rien ne nous empêche d'imaginer un langage aussi complexe et plus complexe que le notre - au moyen de la musique. C'est à dire que nous pourrions avoir un monde où il n'y aurait rien d'autre que des consciences et de la musique. On pourrait m'objecter que la musique nécessite des instruments. Les instruments sont nécessaires pour la production de la musique. Mais si nous pensons à telle ou telle partition, nous n'avons besoin d'aucun instrument pour l'imaginer. »*

*Ce serait un monde de consciences; et un monde de musique; et pourtant, le temps existerait toujours car le temps est la succession.*

*Mais tout comme le temps s'écoule et que nous nous écoulons avec lui, on touche alors le problème de l'éphémère: le temps passe. C'est-à-dire que ce que je vais appeler et nommer « mon présent », au moment où je l'écris ou que tu le lis, est déjà du passé. Mais ce temps qui passe, il ne passe pas entièrement, il n'est pas effacé, on peut encore s'appuyer dessus, et c'est sans doute en ce sens qu'il faut comprendre cette citation de Borges sur laquelle je m'amusais tout à l'heure: « un souvenir du temps reste dans la mémoire. La mémoire est individuelle. Nous sommes faits, en grande partie de mémoire. Cette mémoire est faite, en grande partie, d'oubli. »*

Ma mémoire est constituée de souvenirs que j'ai moi même oublié, mais qui sont présents, parce que je les ai sans doute reconstruit après; j'essaie aussi d'en parler dans mon solo, dans lequel je me replonge dans des souvenirs d'enfance. Il y en a un en particulier, qui ne doit pas être tout à fait vrai, mais qui me constitue tout de même, puisque j'en garde un souvenir très précis:

**« ce soir-là mon papa avait fait des pizzas. Et j'étais super contente, tu parles. Et au moment d'aller manger, mon grand frère Natha m'a enfermée, parce que j'avais une malle en osier pour mettre mes jouets, et donc mon frère m'a enfermée dans la malle en osier, et après il est descendu tout content mais apparemment assez calme, parce que mes parents lui demandent où je suis, elle est où Catherine, et mon frère répond que je suis aux toilettes en train de lire un livre. Ça j'avais pas le droit mais je le faisais tout le temps, et mon papa il me disait que j'allais avoir des hémorroïdes et moi je savais pas ce que c'était je croyais que c'était des insectes, bon, bref, alors mes frères et soeur mangent, puis mon père les ressert une deuxième fois, et cette deuxième fois, à la fin, mon grand frère il a encore faim alors il mange ma part. Et juste avant qu'ils aient le droit de se lever de table, mon frère monte en courant et me libère de la malle en osier. Donc je descends en pleurant et je tombe sur mon père et j'essaie de lui dire avec mes sanglots que Natha m'a enfermé mais je pleure tellement que mon père n'entend rien et il comprend pas alors il me met une paire de gifle retentissante il a raté mes joues et les oreilles ça fait beaucoup plus mal et il me dit de filer au lit sans manger parce que je suis punie. »**

Même si ce souvenir est inexact, il est gravé dans ma mémoire. Il fait partie de moi. La mémoire me constitue, elle m'est propre, et elle rassemble une infinité de points qui ont été présents mais qui sont maintenant passés. Mais ce temps se connecte et prends consistance dans ma mémoire. Et

donc me constitue, puisque cette mémoire est individuelle. D'après Plotin, il y a trois temps, (jusque là tout va bien) mais les trois temps sont liés au présent: l'un est le présent actuel, c'est-à-dire maintenant, le moment où j'ai écrit ces mots. Puis il y a le présent de l'avenir, qui est en quelque sorte ce que l'on imagine pour la suite. Et enfin le présent du passé que l'on appelle la mémoire. C'est ce temps exactement que je cherche à convoquer au plateau. Ce temps de la mémoire qui est constitutif, qui est composé d'expériences - grâce à l'éternité du temps - dans la succession; le monde a commencé à être avec le temps et depuis lors, tout est successif; nous avons les jours et les nuits, nous avons les heures, les minutes, nous avons la mémoire.

Borges ajoute aussi une précision sur le thème de l'éternité:

« Le temps est l'image de l'éternité. Je crois que ceci pourrait nous aider à comprendre pourquoi le temps est successif. Il est successif parce que venant de l'éternité, il veut y retourner. Autrement dit, l'idée du futur correspond à notre désir d'un retour aux sources » et c'est justement là le début de mon désir de solo, revenir dans ce temps qui constitue à présent ma mémoire; me plonger dans l'enfance, refaire vivre ces souvenirs. Si l'on accepte que le présent apparent est en quelque sorte un peu le passé et un peu l'avenir, c'est-à-dire un endroit d'où l'on sent le temps qui passe, et qu'un pur présent est impensable, car il serait inexistant, car il comporte toujours une parcelle du passé et une parcelle du futur, je ressens ce désir de saisir le temps présent qu'il me sera donné, dans ce temps spécial du présent du plateau, pour refaire vivre mon temps passé.

Mais toujours avec de la fiction, puisque mes souvenirs, comme ma personne et ma mémoire, évoluent sans cesse. Mon souvenir est fiction. « Autrement dit, nous sommes des êtres



*qui changent et qui restent permanents. Nous sommes des êtres essentiellement mystérieux. Que serions-nous sans la mémoire? Une mémoire qui est en bonne partie faite d'oubli mais qui est essentielle. C'est le problème que nous ne pourrons jamais résoudre: le problème de notre identité changeante. Peut-être suffit-il de parler de changement. Car si nous disons que quelque chose a changé, nous ne voulons pas dire que quelque chose a été remplacé par quelque chose d'autre. Nous disons: la plante a poussé. Nous ne voulons pas dire par là qu'une plante petite a été remplacée par une plante plus grande. Nous voulons dire que cette plante s'est transformée en quelque chose de différent, autrement dit, c'est l'idée de la permanence dans l'éphémère »*

*Alors voilà, il s'agit peut-être encore de faire apparaître, comme une survivance de ma mémoire, une partie infime de cette succession de points qui ont été pourtant présents et nécessaires à l'évolution de la petite plante en plante plus grande, différente mais tout autant éphémère...*

27 janvier

Très cher Théo,

Je te laissais sur le temps, je te reprends avec. J'ai essayé aujourd'hui tant bien que mal de faire un bout-à-bout de mon solo, il faut dire « monstre », paraît-il; c'en était un, mais pas dans le bon sens du terme... est-ce qu'il y a un bon sens à ça, je ne sais pas, en tout sens c'était littéralement monstrueux. Tu vois, sur cette notion de temps, j'y ai regroupé celle du territoire, et donc je parle de ce temps qui m'est propre - qui est mon enfance -, et donc mon territoire, puisque mon enfance m'a créé, et je dois reconnaître qu'elle n'a pas été rose, ni tendre avec moi, et qu'encore maintenant je cherche encore les dents que j'y ai laissées. Bref. Mais vois-tu, mon cher, j'ai échoué. J'ai essayé de le rendre aussi vivant que dans ma tête, ce temps de l'enfance, mais il est resté coincé dans ma gorge. Il s'anime sur le papier mais il m'échappe quand je veux le dire. Je ne sais pas si ce que je suis en train de faire, d'écrire, de créer, verra le jour un jour. Ce n'est pas élégant comme formule, je te le concède, mais cependant c'est ce qui se passe, et je me trouve désarmée. Outillée mais impuissante. Sans doute faut il que tout cela redescende un peu, que l'euphorique excitation s'échappe un peu pour aboutir à un vrai travail de fond. Je pense à ce temps, et je me rends compte que je cherche désespérément un temps suspendu, un temps où l'on a plus besoin de faire mais juste d'être, comme se promener dans une ville où le temps s'est figé, où un fragment de souvenir, de mémoire se retrouve dans une fissure de mur, dans les emboîtements des pavés, dans un arbre planté au hasard par des mains mortes depuis longtemps. Tu me diras que les mains sont froides mais que l'arbre est toujours là, et qu'il en a vu passer des hivers, des tempêtes, des canicules, et qu'il continue toujours à pousser... j'en suis au stade embryonnaire, la plante commence

à peine à germer et déjà le jugement subjectif commence à geler le prémisses d'une sève. Je m'emporte, je reconnais, dans une tirade suavement lyrique, mais ce soir j'ai cette humeur, presque romantique allemande, sur un rocher à regarder la brume qui s'élève des forêts sur la montagne... j'ai l'humeur mélancolique et la rêverie sombre... je déteste cet état mais il n'est pas inintéressant, il me pousse à être au plus profond de moi, dans les mirlancolies, comme qui dirait...

3 février

Très cher Théo,

Les Mirlancolies sont loin derrière, mais la neige est autour... je disais ça au sens propre, je viens de me réveiller et tout autour de ma maison, qui se dresse seule au milieu d'un petit parc en haut d'une colline, est blanc. Comme immaculée. Je me faisais la réflexion que ce serait génial de pouvoir faire la même chose avec sa tête: tu te réveilles un matin, tu ouvres les volets de ta maison du dedans, et tu es de nouveau vierge. Parce que tu as choisi, bien sûr, sinon on subit juste une méchante maladie, que tu connais très bien, je sais. Je me sens un peu maladroit au moment où je t'écris ces mots. J'espère que ta famille va bien, par ailleurs embrasse ton papi de ma part. Je reviens donc sur cette image de la neige... hé bien, je pourrais aussi la mettre en lien avec mon solo, je veux dire, j'ai donc écrit un texte, et depuis une semaine je compose (je m'amuse) avec un piano; et il y a une chanson en particulier qui me pose problème, parce que c'est comme si je la connaissais déjà tellement que je n'y vois plus que les défauts, un peu comme tes parents, ou tes amoureux-amoureuses, avec qui tu habites et qui deviennent presque étrangers à force de les côtoyer, quotidiennement étrangers. J'ai l'impression que mon solo me devient étranger à force de vouloir changer le texte, l'ordre

des choses, créer des mouvements dessus ou encore trouver le ton juste (ici au sens propre et au sens figuré). Cela dit, je trouve que c'est assez positif, parce que si je me dis que ce que je dis est étranger à moi-même, j'évite en premier lieu le côté autobiographique pénible, ensuite, et ce point me paraît fondamental, je suis libre de faire ce que je veux avec la matière. C'est à dire que si je me dis que le texte ou les musiques de mon solo sont l'oeuvre d'un autre, alors le plaisir est de les traiter à ma manière, avec de la distance/du recul/du millième degré, et donc trouver un appui pour décaler ce qui est dit/fait/pensé et donc enfin, JOUER. (oui oui, le vilain mot).

9 Février

Très cher Théo,

J'ai l'impression d'arriver à une fin, que quelque chose se finit, qu'il y a une suite mais que la suite se fera d'une autre manière... peut-être parce qu'on vient de finir notre dernier stage à la Manuf avec Philippe Saire, qu'on s'est tous retrouvés, à saluer une dernière fois ensemble. Bien sûr, il y a encore le spectacle de sortie, mais ce n'est pas exactement la même chose. Je suis encore entre deux eaux, sans doute un peu troubles, et la seule chose que j'arrive à faire c'est de rester à naviguer, musique dans les oreilles, histoires dans la tête. Je repensais à tout ce que je t'avais dit, ce que j'ai pu te dire, sur le silence. Sur le temps, sur mon territoire... il me semble qu'il y a encore une chose que je n'ai pas encore évoquée, c'est le piano de ma mère. Quand elle est venue en France pour épouser mon père, son père lui a offert un piano, un piano droit, et elle l'a mis dans un conteneur et il a pris la mer. Ma mère me manque. J'ai envie d'avoir un piano avec moi, j'ai envie de musique, que le texte ne passe pas que par mon corps-instrument mais aussi mon instrument encombrant qu'est le piano. Parce qu'il y a un endroit avec le piano où je ne peux pas tricher, avec la musique en général, c'est une respiration dans laquelle le moindre ajout inutile de force, de volontarisme, une nuance même un peu ratée et cette même musique devient inaudible, instable, agressive. J'ai une musique dans ma tête, dans mon corps tout entier, et j'ai cette impression que le corps du piano, lourd, dur, imposant, doit faire partie de ce que je raconte, je veux dire, je n'arrive pas à imaginer ne pas avoir mon piano avec moi, plus ça passe et plus je me dis qu'il doit y être, et m'accompagner. Tu me diras sans doute que c'est encore une stratégie de l'évitement, que je pense avoir une nécessité absolue d'un piano mais qu'en réalité il va me servir à me cacher un peu, à être moins seule... eh bien

si j'arrive à ce point, alors j'aurais réussi. Je veux qu'il soit vivant, ça ne m'intéresse pas qu'il me serve, je veux qu'on joue ensemble. Pas tout le temps, bien sûr, mais j'ai l'impression, quand je le retrouve, d'être avec un ami.

Il y a cette définition de la musique, « Art de s'exprimer par des combinaisons harmonieuses ou expressives de sons en suivant des règles variables selon les époques et les civilisations. » C'est exactement ce à quoi je pense quand je te dis que je souhaite que ce piano soit vivant, c'est-à-dire que je rêve de pouvoir m'exprimer avec lui de manière harmonieuse. A moins que je veuille être en harmonie pour que l'on puisse s'exprimer ensemble. Créer une musique des sphères, dans laquelle je serais une moi-gravité-étoile regardant les planètes-souvenirs qui tourneraient autour du piano-soleil sur la scène-voie-lactée.

J'aime les étoiles mais je ne les comprends pas. Sans doute ce que je dis est assez inexact, tout comme ma définition du vide dans la physique Quantique, mais ça sera ma propre définition. Tu m'accorderas qu'en ce cas, elle ne peut être entièrement fausse..

Cette musique qu'il y a dans mon territoire, j'aimerai aussi qu'elle apparaisse presque comme un conte, enfin, je ne suis pas sûre de ce que j'avance, puisque d'ici là ça a encore le temps de changer mille fois, mais je crois que je vais essayer ça.

*La musique comme un conte, une enfance comme un souvenir,  
une mémoire comme un univers infini de voies lactées.*

J'attends de tes nouvelles, et d'ici là, je t'embrasse terriblement fort

Cati

23 février

Très cher Théo,

J'ai encore peut-être une dernière chose à te dire. Tu sais, l'importance que je donne à ce que peut représenter une maison. J'ai toujours eu une maison, je me suis toujours débrouillée pour en avoir une. Légale ou non, j'ai toujours eu un toit sur ma tête. Depuis que je suis arrivée à Lausanne, j'ai eu onze maisons, certaines ont disparu, d'autres sont encore là, façades lavées, poncées, détruites et reconstruites de l'intérieur, les mêmes, sans âmes, avec un appel à autre chose, à du neuf, du propre, un sang nouveau. La maison dans laquelle je suis maintenant va être rasée en avril, pour faire un parc public, dans un mois à peine, je ne sais pas où je vais être, je n'en ai aucune idée. C'est une vieille maison de maître vers Blécherette, avec un grand jardin, et de vieux arbres qui nous protègent de leur hauteur presque un peu indécente, plus grands que cette maison de trois étages où on habite à onze. Il y a aussi des arbrisseaux, des plants sauvages, qui ont poussés comme le veut la nature, au hasard, les vieux ont donné naissance à des plus jeunes, ils ont poussé là, mais serrés les uns contre les autres, ensemble, contre la clôture, comme un sous-bois étrange et dansant sauvagement comme une étreinte folle de nuit d'été, collés, immuables, hantant un lieu que l'on ne peut que percevoir sans rien en deviner, ou en devinant à peine. Ce matin quand je me suis réveillée je me suis rendue compte qu'il manquait une dizaine de mètres de clôture, qui avait disparu. Je suis allée voir les bûcherons qui étaient à côté, apparemment c'est l'équipe de la ville qui l'ont enlevée, je n'ai pas trop compris pourquoi, mais ils doivent faire des emménagements pour le parc qui va remplacer la maison par la suite. J'ai dit d'accord et je suis partie pour la Manufacture rejoindre le travail sur

Phèdre et la recherche. J'ai quand même envoyé un message à mon coloc Adeena que j'aime beaucoup, on a rigolé de la situation, parce que c'était un peu fou et absurde de se retrouver, sans être prévenus, avec un jardin qui devient un prolongement de bout de rien du tout, une friche libre d'accès à n'importe quel inconnu et ses chiens, un trottoir qui devient chez eux, laid et souriant comme une plaie sanguinolente et ouverte à n'importe quel bout de nuit qui peu dorénavant venir dans notre chez nous. Et on rigole de tout ça, et il me dit qu'il y a des hommes dans notre jardin. Et qu'ils coupent nos arbres. Et il les filme, en train de couper nos arbres fiers et centenaires et protecteurs. Et je vois cette vidéo, je vois cette image qui se colle à ma rétine, et je ne veux pas y croire, et nerveusement je ris, parce que c'est absurde de couper nos arbres, mais c'est ce qui se passe, mais je suis en cours, et je ne veux pas y croire, je suis comme saint Thomas, et je dois lire Phèdre, et penser à Sarah Bernard, et faire des poses tragiques, et rire de cette recherche, parce que se retrouver une dernière fois nous seize c'est quand même heureux et fort, et j'ai cette image de nos arbres qui tombent, alors je pense à Phèdre et son amour brûlant pour Hippolyte et je ne pense plus qu'à ça, à cet amour pour mes arbres, et je vais travailler à Vevey, et je rentre maintenant, il est minuit passé, et en rentrant je passe par le trou béant de la clôture, et je vois les tronçons des arbres sur le côté de la route, je les vois coupés en morceaux, débités, et même encore là je ne peux pas y croire.

Ils ont coupé nos arbres.

ILS ONT COUPÉ LES ARBRES

ILS ONT COUPÉ LES ARBRES

# ILS ONT COUPÉ LES ARBRES



Mais nous on restera  
Toujours debout  
Et fiers

Avec un coeur à éclater  
De joie

Et on criera  
Dans le vent fou

qu'Il y a une maison  
Qu'on appelle  
La maison  
(à nous)  
Et ce sera  
NOTRE MAISON

Et je dirai comme je crie:

ICI

EST

MA

MAISON

# BIBLIOGRAPHIE

## Livres théoriques et abyssaux:

AGAMBEN Giorgio, *Qu'est ce qu'un dispositif*, Paris, Rivages poche, petite bibliothèque, 2007

AGAMBEN Giorgio, *Qu'est ce que le contemporain*, Payot rivages, Paris 2008

ALLOA Emmanuel, BOEHM Gottfried, MONDZAIN Marie-José, NANCY Jean-Luc, *Penser l'image*, Presses du réel, 2011.

AUGÉ Marc, DIDI-HUBERMAN Georges, ECO Umberto, *L'expérience des images*, INA Editions, 2011

AUMONT Jacques, *L'image*, Armand Colin, réédition, 2011.

BAILLY Jean-Christophe, *Le parti pris des animaux*, Christian Bourgeois éditeur, mars 2013

BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris, Points Seuil, réédition 2010.

BENJAMIN Walter, 1928 : *Sens unique*, précédé de *Enfance berlinoise*. Ed 10/18

BENJAMIN Walter, *Enfance berlinoise, cinq fragments*. in *Ecrits Français* (Folio-Gallimard), 1991.

BENJAMIN Walter, *L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. in *Oeuvres3* (Folio-Gallimard), 2000.

CHOLLET Mona, *Chez soi, Une Odyssée de l'espace domestique*, ZONES avril 2015, Essai (broché)

DELIGNY fernand, *oeuvres, l'arachnéen*, Paris, 2017

DIDI-HUBERMAN Georges, *Devant l'image*, Paris, Ed. de minuit, 1990

DIDI-HUBERMAN Geoges, *Quelle émotion! Quelle émotion?* Bayard jeunesse, Paris

DIDI\_HUBERMAN Georges, *L'image survivante*, Paris, édition de minuit, 2002

DIDI\_HUBERMAN Georges, *images malgré tout*, Paris, édition de minuit, 2003

HUME, David, *traité de la nature humaine, livre I, 4ième partie, section VI*, A. Leroy, aubier édition

INGOLD Tim, *Faire, anthropologie, archéologie, art et culture*, édition Dehors, 2017

LAVAUD laurent, *L'image, textes choisis*, Flammarion, Paris, 1999

MORIZOT, Jacques, *Qu'est ce qu'une image? chemins philosophiques*, Pais, 2009

PEREC Georges, *La vie mode d'emploi*, édition Hachette, 1978

PESSOA Fernando, *Le livre de l'intranquillité, tr. Laye*, édition Christian bourgeois, volume I, p34

PLATON, Gorgias, collection belles lettres, Maurice CROISET, Introduction de : Jean-François PRADEAU

RANCIERES Jacques, *Le spectateur émancipé*, la Fabrique, Paris, 2008

ROSSET Clément, *Le réel, traité de l'idiotie*, édition de minuit, Paris

ROSSET Clément, *Loin de moi, étude sur l'identité*, édition de minuit, Paris

STRAUS Erwin, *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, Broché – décembre 2000

TACKELS bruno, *Les écritures de plateau, solitaires intempestifs*, 2015

VAN UEXKULL Jacob, *Mondes animaux et monde humain* suivi de *La théorie de la signification*, 1934 ; trad. fr. éd. Denoël, 1965 ; éd. Pocket, coll. Agora, 2004. - Rééd. sous le titre *Milieu animal et milieu humain*, Rivages, 2010

WINNICOTT Donald, *Les Objets transitionnels*, Petite Biblio Payot classique, Broché – 14 avril 2010

#### Lectures agréables:

BARRICO Alessandro, *City*, éditions de minuit

BARRICO Alessandro, *Soie*, éditions de minuit

CENDRARS Blaise, DELAUNAY Sonia, *La prose du transsibérien et de la petite Jeanne de France, premier livre simultané*, 1919

PONTI Claude, Georges Lebanc, école des loisirs, 2001

Musique:

JOAN BAEZ *l'intégrale*

DE LA PAZ Maria *intégrale*

WENDY RENE *after laughter comes tears*

SIOUXIE AND THE BANSHEES *trust in me*

THE VENTURES *Walk, don't run,*

Conférences, documents audio, Sites internet:

<http://cnrtl.fr> (pour toutes les définitions)

*Avec Gilles Deleuze:*

<https://sites.google.com/site/deleuzemedia/>

Borges: <http://hypermedia.univ-paris8.fr/Groupe/documents/Bovo.html>

Vinciane Despret: <https://www.youtube.com/watch?v=fHRuuvX8cC0>

Sur le vide:

<https://www.youtube.com/watch?v=6tJZAXbQVWw>

<https://www.youtube.com/watch?v=KMFMZqW1t3w>

<https://www.youtube.com/watch?v=mu8SPcL-SlQ>

<https://www.futura-sciences.com/sciences/dossiers/physique-quest-ce-vidé-1506/>

*Musique des sphères*, Gamme musicale formée des notes qu'engendraient, selon Pythagore, les diverses planètes en tournant autour du soleil

Spectacles, films et performances

compagnie DUBUNKER, *Noshow*

Mouvement FLUXUS

L'ALAKRAN *la conquête de l'inutile*

CASTELLUCCI Roméo *Sul concetto di volto nel figlio di Dio*

Hitchcock *une femme disparaît lady vanish, 1938*

VIOLA Bill exposition au grand palais, Paris (2014)

Phillipe Parreno, *le mouvement perpétuel*

Louise Bourgeois *Maman*

« *L'image ne se regarde pas comme on regarde un objet.  
On regarde selon l'image. »*  
Maurice Merleau-Ponty

# REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier particulièrement Claire De Ribaupierre, Philippe Gervaix, Jean-Philippe Demiguel, Maria-Barbara Demiguel, Frank Vercruyssen, Odile Cantero, Raphael Vachoux, Thibaut Vil, ainsi que toutes les personnes ayant eu un échange intellectuel ou affectif avec moi ces trois dernières années.